

Jean et Thérèse Appert [message reçu de Taillecavat, le 3 décembre 1999]
À Bambey du 10 mars 1950 à juillet 1957, puis à l'ORSTOM à Dakar en 1977 (ils retournent donc à Bambey, en visite avec Bruno leur fils et son épouse).
Trois enfants : Bruno, Marie-Hélène, Marie-Odile
Entomologiste

Souvenirs personnels

Ibou Diagne, le maître d'hôtel ; Cissé Ndiaye, le jardinier ; Thierno Lô, le chauffeur « qui fonce ».

Le message

Thérèse Appert raconte [Extraits de ses Mémoires, « La Tornade sèche »]

L'arrivée à Bambey, le 10 mars 1950, par le train

« Mais revenons sur le quai de la gare de Bambey où commença la grande aventure de ma vie.

Car j'aurai beau découvrir d'autres pays plus lointains, d'autres civilisations plus remarquables, jamais je ne retrouverai les émotions violentes de ces premières années en Afrique.

Elles furent pourtant difficiles, frustrantes, éprouvantes; malgré tout, je les garde dans un coin privilégié de ma mémoire et aujourd'hui encore les revis bien souvent dans mes rêves ».

Le trajet de la gare à la Station, dans la 15 V Citroën de la direction, conduite par A. Ndiaye

« Ndiaye slalomait entre les trous, évitait les plaques sableuses trop épaisses, dépassait un troupeau de bovins blanchâtres, maigres à faire peur, croisait un camion dans un nuage de poussière dense qui retombait sans hâte sur la végétation malingre, klaxonnait pour disperser quelques poules, freinait sec devant un chien jaune surgi des épineux..., un véritable gymkhana qui n'allait pas sans secousses et m'amenait instinctivement à contracter les muscles abdominaux.

Mais il faut croire qu'en Afrique, les futures mères bénéficient de grâces spéciales. Car si j'évoque les kilomètres parcourus sur les pistes défoncées, le supplice de la « tôle ondulée », les bonds qui vous expédiaient en l'air quand le véhicule ne pouvait éviter un trou, les enlacements en saison sèche et les bourbiers de l'hivernage

(saison des pluies), j'en déduis que mes deux premiers bébés n'ont dû qu'à leur ange gardien de rester nichés le temps qu'il fallait et qu'ils se sont certainement demandé parfois quelles étaient ces turbulences qui perturbaient leurs rêves.

Nous arrivions. Un socle blanc surmonté d'une charrue marquait l'entrée de la Station. La traction tourna à droite.

Des habitations à vérandas se devinaient au milieu d'îlots de verdure. Personne n'animait les allées sableuses scintillantes sous la lumière crue. Même protégés, les yeux supportaient mal la réverbération intense.

Nous débouchâmes sur une petite place où la voiture s'arrêta le long d'une haie de prosopis.

Dehors, la fournaise de midi m'enveloppa brutalement : une chaleur vibrante, minérale, souveraine que le silence semblait-il, amplifiait encore.

Impression fugitive de débarquer sur une planète que la vie venait de désertier ».

La première sieste, à Bambey

« Vint l'heure de la sieste. Cette paralysie générale déjà découverte à Dakar, mais qui prenait ici des proportions presque inquiétantes.

Allongée dans la chambre de passage de la villa, volets tirés, ventilateur en marche, je tentais de capter un bruit, un signe révélateur de vie. C'est alors que, pour la première fois, je l'entendis.

Un égrenage de six notes dévalant une gamme en mineur... Un appel plaintif porté par les ondes brûlantes.

- Qu'est ce que c'est ?

- C'est le coq de pagode, un oiseau de la famille des coucous, m'apprit Jean, occupé à caresser le chat de la maison qui avait sauté sur le lit. « Toute mon enfance, je l'ai entendu en Côte d'Ivoire et en Guinée. Un peu sinistre, non ? »

Plutôt mélancolique, mystérieux, pensai-je, guettant la reprise de l'étrange mélodie.

Pendant des années, mes siestes à Bambey s'accompagnaient de la ritournelle insolite.

Inlassablement, aux heures les plus chaudes, me tirant du sommeil quand il avait choisi un arbre du jardin pour perchoir, le Coq de pagode lancerait decrescendo son chapelet de notes poignantes vers le ciel en fusion ».

L'implacable discipline du CRA

« À quinze heures, je perçus un autre bruit qui, lui aussi, me deviendrait familier : le signal de la reprise du travail ; Des coups métalliques réguliers rompaient soudainement le silence...

Un rituel immuable, répétitif, dans un espace rétréci de "camp retranché". Et si, a priori, les dix mois de congés concédés au terme de deux ans de ponctualité à "la cloche" vous paraissaient démesurés, vous réalisiez rapidement que pour vous libérer l'esprit de ces contraintes d' "assignés à résidence", ils seraient tout juste suffisants.

Ce fut du moins le sentiment de mon époux durant les soixante-douze mois que nous vécûmes dans la brousse sénégalaise...

Curieusement, contre toute attente, ce fut lui, l'enfant élevé en Afrique, et non pas moi, la citadine, qui souffrit le plus de l'enfermement imposé à Bambey ».

Le charme de la savane et des nuits africaines

« ... le charme auquel doucement je me laissais prendre. Un charme qui, malgré les manques de toutes sortes, m'amenait à savourer cet enfermement, à considérer ma vie hors normes comme "préservée". Curieuse sensation dont la raison était absente, qui balayait les nuisances, pour ne retenir que les particularités envoûtantes.

La tombée du jour en était une.

À peine aviez-vous décelé une chute de luminosité, que le crépuscule était déjà là, noyant la savane dans une grisaille uniforme. Très vite, la nuit impatiente s'installait et le ciel s'illuminait. On eût dit un théâtre géant baissant progressivement l'intensité de ses lumières avant le lever du rideau pour révéler soudain un spectacle éblouissant.

Jean m'apprit les étoiles...

Les rumeurs des nuits africaines engendrent frissons et mystérieuses voluptés. Dans la soirée, par intermittence, les chacals se chamaillaient au loin, sur le mode aigu et la hyène lugubre ricanait sur sa charogne. Mais bientôt montait et s'enflait

un battement sourd, une pulsation vibrante et douce, caressante, envoûtante. La nuit ronronnait, résonnait, joyeusement ? douloureusement ? qui peut le dire ?

- Tiens, remarquait Jean, il y a tam-tam à Bambey Sérère

Le pouls fougueux de l'Afrique m'emportait délicieusement vers le sommeil...

Dès l'aube, le soleil retrouvait sa vigueur. Commença un jour nouveau calqué sans complexe sur le précédent ».

Les imprévus de la route et de la nature (Jean et Thérèse reviennent de Dakar, avec la 203 break conduite par Thierno Lô)

« Après Thiès, il fut évident que nous n'échapperions pas à la pluie. Une nuit bleu marine noyait la brousse figée dans l'attente. Une angoisse mal définie pesait sur la végétation inerte désertée par les charognards et les mange-mil. Brefs éblouissements insoutenables pour les yeux, des éclairs zébraient le ciel de tous côtés. Cela commença par de grosses gouttes, un martellement sourd, encore retenu sur la carrosserie. Leur impact dans le sable creusait une multitude de petits cratères d'où s'élevaient curieusement des fumerolles. Malgré les vitres fermées en raison de la poussière, l'odeur commençait à s'infiltrer dans la voiture, la merveilleuse odeur de la terre africaine s'offrant à la volupté de l'eau.

Le vacarme éclate, pluie, tonnerre et vent déchaînés...

L'eau se déversait le long des vitres en flots compacts, écran mouvant interdisant tout regard sur le paysage.

L'oreille s'assourdissait des roulements ininterrompus du tonnerre, du fracas de plus en plus rapproché de la foudre, du tapage de la pluie et souffle monstrueux d'Eole.

Pour moi, si vite alarmée, une impression de vulnérabilité extrême. Jean invoquait les arguments scientifiques qui rassurent : la fameuse cage de Faraday, habitacle préservé des naufragés sous l'orage.

Juste le temps d'implorer le Ciel que la 203 ne fût pas « l'exception qui confirme la règle », et tout s'apaisait, soudainement en panne d'énergie.

Fringant, le soleil étincelait de nouveau au travers des vitres. La végétation sans grâce un instant plus tôt, s'égouttait toute ragaillardie, offrant à Phoebus le joli vert uniformément vernissé de ses maigres frondaisons.

Libérée, je respirais profondément le parfum lourd, chaud, enivrant de la terre comblée, soupirant de plaisir après ses noces.

Vint alors le joyau du spectacle, le cadeau de Dame Nature, un peu gênée de ses outrances : un magnifique arc-en-ciel double se détachait sur l'horizon, deux arches parfaitement dessinées aux dégradés bien nets, le beau symbole biblique de l'Alliance ...

Pas de barrière à Khombole où les petits enfants gambadaient tout nus dans les flaques en poussant des cris aigus. Très excitées, des poules rousses sous-alimentées picorait la boue épaisse ; un âne solitaire accablé de soucis, semblait méditer sur la dureté des temps près d'une case où l'on s'affairait à consolider le toit de paille déséquilibré par la tornade.

La voiture reprit de la vitesse sur la latérite dure, sinon plane. Puis, la vigilance s'imposa une fois de plus quand une nouvelle zone sableuse se présenta sous les roues, avec ses multiples trous d'eau. En évaluer la profondeur relevait de la divination. Thierno freinait, roulait dans l'élément liquide et, très rapidement, accélérât à la remontée. Chaque plongé nous apportait sa dose d'émotions. Elle fut à son comble quand la 203, au moment de bondir de la n^{ième} mare, fit un caprice : ses roues arrière se mirent à labourer rageusement la boue. Le moteur cala. Un nouvel essai ne fit qu'aggraver la situation : nous étions bel et bien embourbés. Un incident assez banal pour qu'aucun de nous n'y vît un acharnement du mauvais sort, mais un contretemps fâcheux quand même, dont les usagers des pistes se passeraient bien.

Il me fallut descendre et patauger jusqu'à un endroit relativement sec d'où je suivis la manœuvre rituelle en de telles circonstances.

Thierno tira de l'auto pelle et plaques perforées, outils dont il avait pris la précaution de se munir. À l'aide de la première, il dégagea les roues déjà profondément incrustées jusqu'à ce qu'il put glisser la plaque dessous. De son côté, Jean rassemblait des branchages pour les disposer sous les pneus avant.

Survint alors ce phénomène inexplicable, maintes fois constaté : l'apparition subite de villageois là où quelques minutes auparavant, on aurait pu se croire loin de toute habitation. Cinq gaillards nous regardaient, prêts à « donner un coup la main ».

Thierno se mit au volant, enclencha la première et... tout alla très vite....

La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes à Bambey, cinq heures après avoir quitté Dakar. Nous avons parcouru 130 kilomètres ».

Thérèse